

1) Henri Boris fonde le sous-réseau

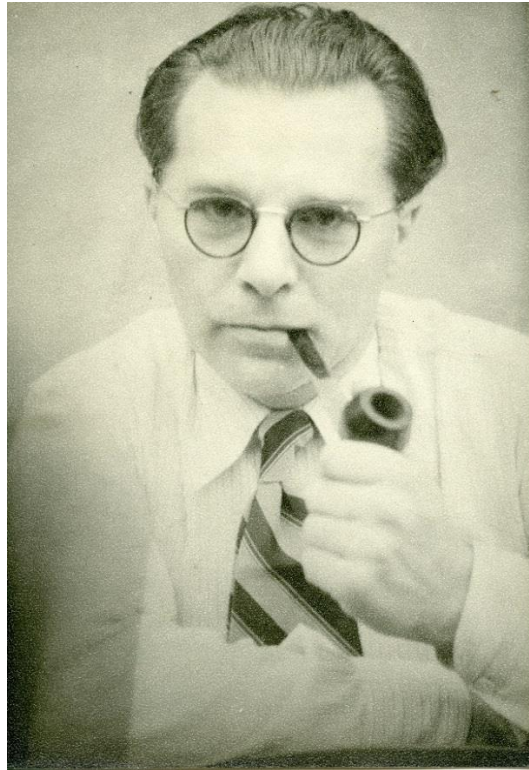
Le premier jour de **décembre 1941**, le pilote aviateur **Henri Boris** vient chez moi voir mon fils Jacques, récemment rentré d'Afrique du Nord (*Oran*) où il était aviateur pour entrer au réseau C.N.D. Castille (Confrérie Notre Dame). Je suis présent à l'entretien, ainsi que ma femme et mon jeune fils, Jean. Après quelques paroles pour « tâter le terrain », il voit, de suite, à qui il a « à faire » et nous parle franchement du but de sa visite. **Jacques**, qui a pour son ancien chef-pilote la plus grande confiance, accepte d'emblée de participer à la lutte contre l'allemand. Mon jeune fils **Jean**, 16 ans, est de la partie ainsi que moi. Ma femme, **Madeleine**, patriote ardente, accepte sans hésiter. « *D'accord, d'accord* », dit Boris et, tout de suite, il nous explique ce qu'on attend de nous. L'idée me plaît. Le sous-réseau est créé ; chacun a sa mission, sa consigne qu'il s'engage sur l'honneur à respecter et, bientôt, nous sommes inscrits à Londres aux « Forces françaises combattantes ». Désormais, pour le réseau, nous serons : **Jacques**, *pseudo* « *Schupo* ». n°95.133, **Jean**, *pseudo* « *Pascal* » n° 89.454 et Moi, *pseudo* « *Pommier* » n°89.455.



Henry Boris, dit *S.V.P.*- Photo dédiée à Jacques Basset, "*Schupo*" dans la résistance (doc. personnelle)

Notre activité se déroulera non seulement dans la région de Bernay mais aussi dans toute la Normandie. A **Jacques** incombe la tâche délicate de rechercher parmi ses camarades pilotes, ceux susceptibles de venir grossir le groupe de renseignements. A Bernay, il recrute **Gabriel Vallée** dit « *Lys* », **Jacques Leroyer** dit « *Collard* », **Gaston Folloppe** dit « *Gaumont* », **Françoise Hervieu** dite « *Mimosa* ». Le

recrutement s'étendra jusqu'au Mans¹ avec **Robert Gérard** et **Paul Segrétain**, respectivement les « *Dekobras I et II* », qui viendront par la suite grossir le groupe.



Gaston Folloppe dit "*Gaumont*" dans la résistance, fusillé le 1 février 1944 (doc. personnelle)

« Extrait du livre du Colonel Rémy : « Comment meurt un réseau » : début du chapitre V p.53-65, ainsi que quelques extraits d' « une affaire de trahison » témoignage de *Pommier* alias Robert Basset: le recrutement des agents

Au mois de mars 1942, comme Paul Segrétain, employé à la S.N.C.F. au Mans, rentrait chez lui après son travail, sa femme l'avisa que son camarade Jacques Basset était venu lui rendre visite dans l'après-midi et le pria de le retrouver le soir même à 7 heures, sur la promenade des Jacobins.

-Aux Jacobins ? Pourquoi ne vient-il pas me voir ici ?

-Je ne sais pas. Il a dit : aux Jacobins.

-C'est bizarre ! Songea Segrétain à part lui. Pourquoi ce mystère ?

Il avait connu Jacques Basset à Istres où ils avaient suivi ensemble, en 1940, le cours d'élève-pilote. Un autre manceau, Robert Gérard, avait lui aussi fait partie de la « promotion D ». Segrétain se rappela soudain que Gérard, employé comme lui à la SNCF, l'avait quitté en lui disant qu'il avait rendez-vous à 7 heures aux Jacobins. Il pressa le pas.

¹ Paul Leroux, dit « *Popeye* », Marcel Delamare, dit « *Poirier* », Alfred Laniepce, dit « *Ferry* » furent aussi recrutés au Mans.

Basset, un petit bout d'homme vif et souriant, vient vers Gérard et Segrétain qui se sont retrouvés, la main tendue :

-Je vous connais suffisamment. Nous nous sommes engagés ensemble en 1939, vous n'aimez pas les allemands. Voulez-vous reprendre du service dans les rangs de *la France Libre* sous les ordres du Général de Gaulle ?

Les deux amis exultent :

-Depuis l'armistice, on attendait l'occasion ! Alors, tu penses ! Nous avons confiance en toi, que faut-il faire ?

-Vous me passerez des renseignements sur tout ce qui concerne les allemands. A partir d'aujourd'hui, pour vous, je m'appelle *Schupo*.

-Quoi ?

-*Schupo, S,c,h,u,p,o*. Ne parlez plus jamais maintenant de Basset.

-Pourquoi *Schupo* ?

-Je n'en sais rien, c'est le nom qu'on m'a donné. Vous deux, on vous appellera les « Cobras », en souvenir d'Istres. Comme vous êtes deux, vous serez les Deux Cobras, ou *Dekobra*, comme le romancier (*Maurice Dekobra Auteur-voyageur à succès entre les deux guerres*). Toi, Robert, tu seras *Dekobra I* et toi, Paul, *Dekobra II*. Maintenant, au travail ! Je reviendrai vous voir.

Le lecteur se souvient, je pense, de l'étonnant personnage que j'avais baptisé *S.V.P.* en hommage à son merveilleux talent de débrouillardise et dont le véritable nom était Henri Boris, pilote et moniteur, encore appelé par nous *Martin* et *Beaumont*. C'est à lui que j'avais, dès la fin 1941, confié la direction du secteur du département de l'Eure, à qui nous avons attribué le pseudonyme d'*Horloge*, tandis que ses deux adjoints du début, Leroyer et Basset, se voyaient respectivement décorés des noms de *Collard* et de *Schupo*. *Collard* s'imposait pour le premier. Basset ignore encore que, si je l'ai appelé *Schupo*, c'est en souvenir du délicieux petit basset allemand qui, des années durant, a fait la joie de mon ami Noël-Noël². Le trio *S.V.P.- Schupo-Collard* eut, dès le début, fort à faire car la *Luftwaffe* était terriblement active dans tout le département... ..

Le 11 décembre 1942, *S.V.P.* se fait arrêter à Paris.....Selon le dispositif prévu, son adjoint direct, Gaston-Noël Follope, de Bernay, dit *Gaumont*, prend immédiatement sa suite.

Gaumont est un homme de quarante ans, à la bonne figure ronde et souriante, aux yeux pétillants derrière les lunettes. Le front, haut et intelligent est surmonté d'une chevelure blonde, coiffée « à l'embusqué », comme on disait en 1914-1918... ..

² Noël-Noël, chansonnier, homme de théâtre et de cinéma, auteur d'un pamphlet contre les allemands : la passion d'Ademai (*Vach's de Boch's*); c'est aussi l'acteur principal du film, « Le père tranquille », en compagnie de José Artur. Le poste radio utilisé dans ce film était d'ailleurs celui utilisé chez mon grand-père, Robert Basset pour contacter l'Angleterre

L'un de ses adjoints les plus actifs à Bernay, est Gabriel Vallée que *Schupo* a recruté dès la fin 41. En hommage au beau roman de Balzac, il a reçu le pseudonyme de *Lys*... ..

Le père (Robert Basset) et le frère (Jean) de Jacques Basset, qui habitent Bernay, sont d'autres collaborateurs directs de *Gaumont* avec Mme Hervieu (*Mimosa*).

Schupo et un dessinateur, sont directement menacés après l'arrestation de *S.V.P.* Nous faisons partir les deux camarades pour Londres. Avant son départ pour l'Angleterre, *Schupo* met en présence *Lys* et *Dekobra 1* afin que la liaison soit assurée entre Le Mans et Bernay. Puis, il présente en gare du Mans les *Dekobras* au chef radio du réseau, notre ami *Jacot*. On est au mois de janvier 1943... ..

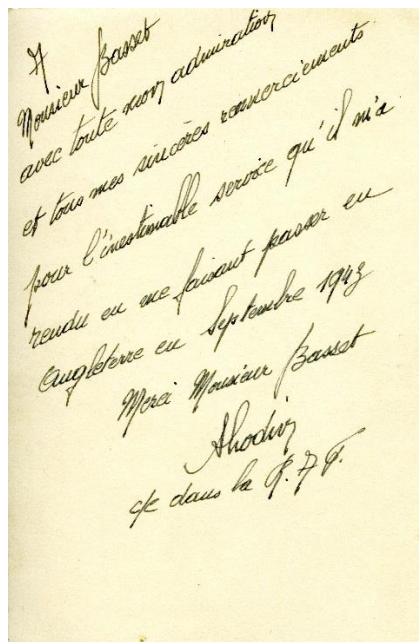
-*Les nouveaux ordres* : -Vous remplacerez *Schupo* qui a dû partir pour Londres, voilà votre première mission : son remplaçant reçoit un pli fermé. -C'est à porter à Bernay. Vous serez attendu à la descente du train par un de nos agents qui est le frère de *Schupo* (Mon père : Jean Basset alias « *Pascal* »). Vous tiendrez sous le bras gauche le magazine boche *Signal* et, à la main gauche, une petite valise bleue. L'agent qui vous attendra tiendra *Signal* à la main. Vous lui demanderez du feu pour une cigarette que vous aurez à la bouche, non allumée. Il vous dira : « Le Mans ». Vous vous laisserez conduire par lui. -Compris !

-2, 3, 4, 5, 6 novembre 43 ! note *Dekobra 2*. « *Lys* est en retard, le courrier d'octobre attend ! ». Au début du mois, le nouvel agent de liaison avec la Centrale de Paris est venu dire à nos amis du Mans que les choses se gâtaient là-bas.

« Si, leur annonce-t-il, vous entendez à la B.B.C. quelque chose qui parle d'*orage* ou de *tempête à l'ouest*, prenez tous le large, immédiatement »

Les réunions ont lieu chez moi, dans mon bureau et, pendant que ma femme fait le guet, Boris donne ses instructions, reçoit le courrier, examine les plans, critique et recommande. Des expéditions nocturnes auxquelles prend part Jacques, ont lieu, bref, tout fonctionne. Mais, un jour, Boris est arrêté puis s'échappe et gagne l'Angleterre. C'est Jacques qui prend sa succession et le commandement. Il développe notre rayon d'action jusque dans l'Orne et la Sarthe. Il recrute des agents parmi ses anciens camarades d'escadrille, tâche extrêmement délicate, porte lui-même le courrier à Paris, rencontre *Gaspard*³, visite les « boîtes aux lettres » et connaît une existence aussi périlleuse que mouvementée. A son tour, pisté et surveillé par la *Gestapo*, il doit gagner l'Angleterre en passant par l'Espagne, après avoir contacté Folloppe qui devient le chef du groupe avec Vallée comme agent de liaison. Le réseau sert de liaison. Des parachutistes anglais sont renvoyés en Angleterre.

³Jean Tillier dit Gaspard, dit Debesse, un des principaux responsables du réseau



Major Shodin de la R.A.F. Doc. personnelle

Des quantités de documents sont envoyés à Londres : plans de champs d'aviation, relevés d'emplacements de batteries de D.CA⁴, de blockhaus ; surveillance des voies ferrées et des transports de péniches sur la Seine, statistiques, emplacements des dépôts de carburants et d'explosifs, repérages des garnisons et des terrains d'aviation camouflés, mouvements des troupes et des états major allemands dans le secteur Normandie. Leroyer, embauché comme interprète dans divers camps, nous en apporte les plans détaillés. Les agents de liaison et les radios viennent, visiteurs innocents, chez Monsieur **Samson** ou à l'Ecole J. Ferry. C'est là où, dans une mansarde, *Jacot*⁵, imperturbable, émet pendant que trois petites voitures jaunes font lentement le tour du pâté de maisons et que, au bas de l'escalier, j'attends le moment où nous allons être pris et faire le signal convenu... Mais non, il y a une bonne étoile pour *Jacot* dont je ne puis que trop admirer le sang-froid et, après des heures de vains accrochages, Londres répond enfin. Le message est passé et, la conscience tranquille, *Jacot* descend de sa mansarde pour me déclarer qu'il a une faim de loup. Et, il fait honneur à la tambouille que j'ai faite : lapin aux haricots et pommes de terre, cuites on ne sait comment. Mais, il déclare cela succulent. Il est vrai qu'il ne mange pas toujours à sa faim et ceci explique cela.

⁴ Défense Contre Avions

⁵ *Jacot*, pseudonyme d'Olivier Courtaud, chef radio, arrêté en juillet 43, puis déporté



Elément de ce poste émetteur utilisé par Jacot chez Robert Basset

Extraits tirés de « Mémoires d'un autre temps » de Jacot (Olivier Courtaud) Tapuscrit P.76

" A la fin de juin, "Coco " m'avait amené à Bernay chez "Pommier", de son vrai nom Robert Basset. Celui-ci était le directeur de l'école primaire située près de la Gare. Il mit à ma disposition des combles, dont les dimensions me permettaient de déployer une antenne de 10 mètres de long. Il assurait le guet pendant que je travaillais.

Son fil aîné, Jacques, rebaptisé "Schupo", lui-même du réseau, l'aidait dans cet office lorsqu'il se trouvait à la maison ; c'est ainsi qu'il eut une fois l'occasion de signaler la présence de deux voitures allemandes qui circulaient dans les parages.

Robert Basset était lui-même un ancien radio de l'armée et cela l'intéressait toujours de voir comment j'opérais. Ce travail se terminait invariablement quand cela le permettait, par un déjeuner ou un dîner mijoté par sa femme, Madeleine, véritable cordon bleu, aussi dévouée, aussi patriote 'que son mari. Je couchais souvent chez eux comme j'ai couché dans de nombreux autres asiles. J'étais un ami intime, presque un parent proche qu'il s'agissait de bien recevoir. Ces réceptions se renouvelaient assez fréquemment et pourtant, leurs attentions aux uns et aux autres ne se sont jamais relâchées. Comment ne pas s'en souvenir ?

Je fis de nombreuses émissions à Bernay, surtout pendant les vacances ou le jeudi, en l'absence des élèves. Une fois, entre autres, je pus mesurer à sa juste valeur, le dévouement de nos amis. C'était pendant cet été 42. Depuis plusieurs jours, j'allais d'un asile à l'autre sans parvenir à entrer en contact avec Londres. J'avais un stock de messages en retard et, chaque jour, de nouveaux me parvenaient. Combien en avais-je ? Plus de deux douzaines. Arrivé chez "Pommier", j'appelais l'Angleterre. Au premier coup de manipulateur, on me répondit. J'en profitais et je commençais à écouler mes télégrammes. Au bout d'une demi- heure, je dis à mon hôte : "voilà trente minutes que j'émetts et je n'ai pas fini, est-ce que je continue ? Il aurait pu me dire "non" et je me serai arrêté, la limite de sécurité étant dépassée. Il me fit signe d'y aller et je passais tout mon trafic ; cela dura plus d'une heure. "Pommier" n'eut pas un mot de récrimination contre moi alors que j'avais enfreint les consignes. En effet, ces consignes rarement appliquées au début, stipulaient que nous ne devons pas émettre plus de vingt minutes au cours d'une séance dans le même asile."

C'est une vie active, intense, où le danger est permanent jusqu'au jour où nous recevons le message : « *tempête sur l'ouest* » qui nous signale le danger d'une arrestation imminente.

Les allemands ont su par *Tilden*, opérateur radio du réseau, arrêté le 4 novembre, passé à l'ennemi, l'existence du groupe de Bernay comme celle du groupe du Mans. Il ont même su que le chef était *Gaumont*, résidant à Bernay. Tous nos agents ont été arrêtés, fusillés ou déportés. Le réseau C.N.D. Castille est complètement désorganisé, plus de liaison.

à mon camarade le
combat Robert Basset,
dit Pommier
à sa vaillante femme
à ses fils Jacques, notre
"Schupo", et Jean "Laval"
à cette vaillante famille
qui s'est tout entière
jetée dans le Résistance
Bien amicalement
Rémy

Lettre dédicace du Colonel Rémy, Chef du réseau CND Castille, à la famille Basset

Dans le « trombinoscope du réseau C.N.D. offert au Colonel Rémy à la libération, la dédicace de Robert Basset fut la suivante :

« Malgré le souvenir du baigné et des tourments,

La foi dans la France reste au cœur des Normands

Et, si un jour Rémy, il faut recommencer,

A votre appel ... »Présent ! « dira le vieux « Pommier ».

En 1945



Robert BASSET
dit « POMMIER »

à son retour de
Buchenwald

En 1946



aujourd'hui



Jacques BASSET
dit « SCHUPO »



M^{me} Madeleine BASSET



Jean BASSET
dit « PASCAL »

e

Famille Basset-tiré de « Une affaire de trahison » Colonel Rémy Raoul Solar 1947 encart photo
p. 272 (Doc personnelle)

2) La prison d'Evreux

L'état-major de Paris vient d'être arrêté. Nous nous consultons : partir ? C'est s'avouer coupable et risquer que nos femmes et nos enfants soient pris à notre place. Nous restons et, le **11 novembre 1943**, c'est l'arrestation de *Mimosa* (Françoise Hervieu), puis de *Gaumont* (Gaston Folloppe) et de *Lys* (Gabriel Vallée) qui sont torturés par le service de renseignement allemand (la *S.D.* de Paris), par l'équipe du sinistre **Masuy**⁶. Le lendemain matin à 8 heures, Jean et moi sommes également arrêtés à la suite d'une perquisition minutieuse et combien maladroite ! Sous prétexte de chercher une imprimerie clandestine et des armes, le *Feldwebel*⁷ vide mes placards, ma bibliothèque, mon bureau jetant à terre ma précieuse collection de cartes d'état-major remise par **Boris**, marche dessus, l'imbécile, ignorant qu'il délaisse là une preuve accablante.

Folloppe a donc été dénoncé par un de nos radios de Paris (*Tilden*) qui assiste à sa torture par la *S.D.* : brûlures à la face par des cigarettes, coups de poings, pendaison par les pieds. Vallée est « passé » par la baignoire, pendu par les mains, frappé sauvagement. Pas un mot ne sort de la bouche de ces héros.

Emmenés à la *Feldgendarmerie*, Jean et moi, nous sommes questionnés par un *Feldwebel*, dans une pièce contigüe ; nous feignons la surprise et la plus parfaite innocence ; nous ignorons... Puis, à 13 heures, nous voyons un car allemand stopper devant la *Feldgendarmerie*.

Par la fenêtre, nous apercevons nos amis, Françoise Hervieu, Gaston Folloppe et Gabriel Vallée, qui se dirigent vers la sortie. C'est notre tour. Nous montons avec eux dans le véhicule où nous sommes gardés par sept gendarmes armés de mitraillettes. Ma femme, qui m'a fait parvenir une mallette de vivres, sait seulement que nous allons à la prison d'Evreux. Les enfants de mon école nous regardent ainsi que quelques passants monter dans le car ; les gendarmes les chassent brutalement puis, nous partons. Je garde tout mon sang froid. Dans le fracas de la guimbarde, entre les dents, nous parlons à voix basse. Folloppe me dit de charger mon fils Jacques, qui est passé en Angleterre et dont j'ai reçu deux messages radio et une lettre...

Vallée et son fils Raymond, 14 ans, sont côte à côte. Nous partageons mes vivres contenues dans la petite mallette que ma femme m'a fait parvenir et, bientôt, c'est la halte à la *Gestapo*, rue Dubais, à Evreux.

Jean, qui connaît l'allemand, entend nos gardiens dire au chef de la *Gestapo* : « *Toute la bande est là* ». Le chef des sbires, une espèce d'Hercule, nous dévisage, ricane et dit : « *à la prison !* ».

⁶ Voir Encarts p. 14, 15 et 16

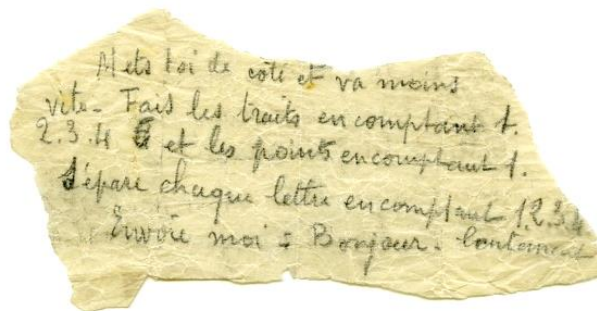
⁷ adjudant –grade allemand

Fouille nouvelle, peu sérieuse.

Je suis mis cellule 95, mon fils, Jean, à la 87 juste en face, de l'autre côté de la passerelle, hasard providentiel qui nous servira à commenter notre interrogatoire. En effet, chaque matin, nous allons vider notre tinette aux WC qui se trouvent à l'extrémité de la galerie. Par un trou minuscule pratiqué dans le « mouchard » de ma porte, je guette ce qui se passe ; ma porte s'ouvre ; vite, je file et rencontre mon fils ; chance : pas de gardiens à côté. Je l'embrasse : « *Nie tout, ça ira ; demain, je te passerai le code "morse", tu l'apprendras et nous nous parlerons* ».

J'ai pu, à la fouille, garder une mine de crayon dans ma chaussette et un bout de papier.

Le lendemain, c'est un détenu qui sert le jus qui veut bien passer un morceau de pain à Jean et, dedans, se trouve l'alphabet. Mon fils l'apprend vite et, en mettant la main par le trou minuscule de la porte et en la retirant plus ou moins vite, il m'envoie des messages par signal lumineux. Je lui envoie lentement « *bonjour* » puis, ce que j'ai à lui dire. Ce stratagème nous permettra de concerter nos réponses.



Originaux du lexique de morse transmis de Robert Basset à Jean Basset

Cependant, quelques jours après, mon fils est interrogé juste en dessous de moi. Je perçois nettement, l'oreille collée sur le ciment, le bruit des voix. J'entends les coups de matraque tomber sur la nuque de ce gamin de 18 ans ; qui pleure. On devine mon angoisse et, au bout de plusieurs heures, je le vois remonter à sa cellule, les yeux bouffis, encadré par les gardiens⁸ qui le bousculent. A-t-il parlé ? L'œil collé au trou de ma porte, je regarde, anxieux.

Le lendemain, et le surlendemain, même séance. Mais Jean ne parlera pas. Les enquêteurs échangent devant lui, en allemand, leurs réflexions, dirigent leur interrogatoire, ne se doutant pas que le gamin n'en perd pas un mot, ce qui lui donne le temps, quelques secondes, pour tourner sa réponse. Mais, un jour, après une enquête au collège de Bernay, ils apprennent que Jean sait l'allemand ; alors, c'est une terrible correction qui commence un nouvel interrogatoire sur ses relations. Toujours en vain, car le petit se souvient de ce que je lui ai toujours dit : un aveu en appelle d'autres et ne sauve personne.

Puis, c'est mon tour : on me fait installer à quelques centimètres d'un poêle rouge. Très prévenant, l'officier me demande si je suis bien ? « *J'ai un peu chaud ! - Vous êtes mieux ici que dans votre cellule, restez où vous êtes !* ». Et mon dos me cuit terriblement. Je resterai ainsi 5 heures, absolument ruisselant, questionné sur ma vie.

« *Que faisiez-vous en 1909 ? en 1914 ? A telle date, à tel mois ?* ». L'interrogatoire est serré, méticuleux. Je réponds avec une lucidité et une rapidité qui m'étonne, ayant eu une "attaqu^e urémique" en février où je restai plusieurs heures dans le coma. J'ai tout mon sang-froid et il me semble que mon système de défense surprend les allemands. Je parle sans acrimonie de l'armée allemande.

Le hasard veut que l'interrogatoire porte sur 1917. « *Où étiez-vous ?-A Reims. Quel régiment ?-403^{ème} R.I. - Ah ! Quelle tranchée ?- De Pots sans* » – Les deux officiers parlent en allemand. L'un me dit : « *j'étais en face de vous – Ah ! Quel régiment, Monsieur ? 106^{ème} Bavarois. – Tiens, nous avons fait des prisonniers de ce régiment le 22 août. – Je m'en souviens, j'étais présent lors de votre coup de main.* » Et la conversation s'engage, courtoise, presque amicale entre deux combattants ennemis.

J'en arrive à parler de 1918 où j'ai été gazé à la prise de la ligne Hunding, le 28 octobre, laissé pour mort et sauvé de la fosse commune par deux prisonniers allemands, chargés de l'ensevelissement des cadavres.

L'officier me dit : « *Haïssiez-vous l'Allemagne ? – Monsieur, je n'ai aucune haine contre le peuple allemand puisque j'ai été sauvé par deux soldats ennemis.* »

L'officier se lève, me tend la main par-dessous la table. « *Nous avons été adversaires nous ne sommes pas des ennemis.* » Il me serre la main.

⁸ A titre anecdotique, un allemand qui a vécu plus tard dans un petit village provençal, en voyant mon Père en 1972, lui a demandé : »seriez-vous Monsieur Basset ? Avez-vous été emprisonné à la prison de Bernay ? Mon Père, interloqué : -Comment le savez-vous ?- J'étais un de vos gardiens...Quel souvenir, 28 ans après !!!

« Je ferai tout ce que je pourrai pour vous. Je suis convaincu de votre innocence ; vous serez bientôt libéré. Je suis instituteur, moi aussi, Monsieur ».

Est-ce un piège pour me mettre en confiance ? J'hésite. – « Merci, Monsieur ».

Et l'interrogatoire se poursuit, presque courtois. J'ignore tout ce qu'on me raconte ; je ne sais rien. Je dois paraître sincère car, à la fin, on me fait écarter du poêle qui me brûle le dos. On me tend un verre d'eau puis je rentre dans ma cellule. La soupe est passée depuis longtemps. Je ne mange pas, mais je n'ai pas faim après une telle séance.

Quelques jours après, le **22 novembre 1943**, je suis effectivement libéré et on me prévient que je serai surveillé. Mon jeune fils reste, condamné à 3 mois de cellule ; il ne sera libéré que le **13 janvier 1944**, surveillé, lui aussi. Je referai avec ma femme et Madame **Morel** dont la fille et le petit-fils sont également arrêtés pour résistance, le chemin de la prison, portant des colis et réconfortant mon fils et Folloppe. Ce dernier sera fusillé le **1^{er} février 1944**, tandis que Françoise Hervieu sera déportée à Ravensbrück.

Standort-Arrestanstalt
ÉVREUX

Evreux, den 1^{ten} 1. 1944.

Entlassungsschein.

Der/Die französische Staatsangehörige
Le/La citoyen/e français/e
Name : B a s s e t Vorname : JEAN Jean
Prénom

Nom
Wohnort : Dernay
Domicile
hat in der Zeit vom 12. 11. 1943 bis 13. 1. 1944
a été de
in der Standort-Arrestanstalt Evreux inHalt gesessen
dans la maison d'arrêt d'Evreux emprisonné et est
heute nach seiner Wohnung entlassen worden.
aujourd'hui après libéré.

Der Anstaltsaufseher :
S. H. L...
UNTERSCHREIBUNG

Der Kommandeur der Sicherheitspolizei und des SD
in Rouen
Aussendienststelle Evreux

Evreux, den 15. Dezember 1943.

An die
Kriegswehrmachthafanstalt
É v r e u x

Frau BASSET erhält hiermit die Erlaubnis den dort
einsetzenden Jean BASSET besuchen zu dürfen.

I. V. *S. H. L...*
St.-Hauptcharführer u.
stellv. Dienststellenleiter.

En haut, billet de libération de mon Père Jean Basset

En bas billet de droit de visite à ma Grand-Mère Madeleine Basset

Notre ami Vallée avait été trouvé « suicidé » dans sa cellule, étranglé par son foulard, dès le lendemain de notre arrivée. Les boches donneront la moitié de ce foulard à son jeune fils, arrêté avec nous et relâché, en lui disant : « un souvenir de votre papa ! »

La surveillance est continuelle. Celui qui a dénoncé mon fils, pousse l'audace jusqu'à venir chez moi, protester de son innocence, montrant la carte d'identité que Jean lui a donné, et que la *Gestapo* lui a mise sous les yeux. C'est la preuve *irréfutable* que ce misérable est un agent de la *Gestapo*. Je me maîtrise pour ne pas le tuer.

Notre réseau est désorganisé. Il ne me reste plus qu'à écouter la radio de Londres, qu'à attendre le débarquement.

D'un côté :

Le Réseau CND Castille : Ce fut l'un des premiers réseaux intégré au Bureau Central de Renseignements et d'Actions (BCRA). C'est Gilbert Renault dit « Roullier », dit « Raymond », plus tard « Colonel Rémy », du 2^{ème} Bureau de la France Libre, homme de droite et très croyant qui le dirigera et donnera à son organisation le nom de Confrérie Notre-Dame afin de la placer sous la protection de la Vierge. Historiquement, la première liaison radio du réseau avec Londres fut établie en mars 1941 chez Louis La Bardonnie à Sainte Foy la Grande.

La destination principale du réseau est le renseignement et la transmission à Londres des données recueillies. De nombreux sous-réseaux sont constitués avec le moins possible de connections entre eux pour que le minimum d'agents soit concerné en cas de dénonciation à l'ennemi. Chaque agent obtient un ou plusieurs pseudonymes (jusqu'à dix) et un numéro matricule. En septembre 1941, La CND étend son action à toute la France occupée avec une ramification de 23 sous-réseaux et Rémy installe à Paris une centrale-radio dirigée par *Jacot*, alias, Olivier Courtaud qui communiquera avec Londres par l'intermédiaire de messages chiffrés.

C'est ainsi que se crée le sous-réseau de l'« *Agence de l'Horloge* », spécialisé dans l'analyse et le traitement des informations, un des trois de Normandie avec *Calva* et *Maclou*, sous l'impulsion d'Henri Boris, alias *Beaumont*, alias S.V.P., puis, après son arrestation, de *Schupo*, alias Jacques Basset, puis *Gaumont*, alias Gaston Folloppe. Ses activités de renseignements s'étendent dans les départements de l'Eure, de la Sarthe et de l'Orne. Ce réseau comporta jusqu'à 77 agents. Par avion, grâce à des Lysander qui font la navette avec Londres ou par bateaux, le réseau organise notamment le passage clandestin de nombreux agents français et anglais. De nombreux renseignements obtenus permettent ainsi aux alliés de porter des coups très durs à l'occupant.

Après la trahison par « *Capri* » du réseau bordelais, la trahison du radio « *Tilden* » à l'automne 1943 a des conséquences catastrophiques : elle entraîne une centaine d'arrestation, alors que Rémy, réfugié en Angleterre, ne peut revenir en France (opération « *Nathalie* » annulée). Cela aurait pu occasionné un arrêt total du réseau mais ce dernier est heureusement reconstitué par Marcel Verrière (alias « *Lecomte* » à partir des cellules encore actives sous le nom de « *Castille* » et continuera à fonctionner jusqu'à la libération.

En trois ans et demi, 1 544 agents ont signé leur engagement à la CND Castille ; 524 furent arrêtés, dont 234 déportés, 37 fusillés et 151 morts en déportation.

De l'autre :

Très tôt, les forces militaires allemandes eurent à faire face à la Résistance Française qui se structurera peu à peu. Leur premier outils fut l'**Abwehr** (le service du contre-espionnage militaire allemand) qui interrogeait, en principe, selon les règles militaires, sans pratiquer la torture.

Puis fut créé **le Sicherheitsdienst (SD)**, littéralement « le service de sécurité », qui était, en fait, le service de renseignements de la SS. En 1936, le SD est intégré au RSHA sous le commandement de Heydrich, aux côtés de la SIPO, qui regroupe la **Gestapo** (*Geheime Staatspolizei*, (littéralement : Police Secrète d'Etat), dirigée par Müller, et la **Kripo** (Criminal Polizei). A Paris, le siège de la **Gestapo** était rue des Saussaies. La pratique des tortures y était monnaie courante.

Mais la police allemande avait besoin, pour infiltrer les réseaux alliés, d'hommes de confiance parlant parfaitement le français. Ainsi se créa un groupe informel en liaison avec la Gestapo et l'**Abwehr** en la personne d'Otto Brandel. Il avait deux missions :

-La première le marché noir en mettant sous coupe réglée les indemnités de guerre aux allemands par l'état français. Des sommes très importantes, plusieurs millions de francs, furent ainsi détournées.

-La seconde, le démantèlement des réseaux d'actions et de renseignements alliés si besoin par la torture, notamment la trop célèbre « baignoire » où l'on plongeait et replongeait les victimes jusqu'à suffocation pour les faire parler. Le lieu des interrogatoires était un immeuble cossu au **101, avenue Henri Martin** dans le XVIème arrondissement occupé par le tristement célèbre Georges Delfanne, dit **Christian Masuy**, né le 22.01.1913 à Bruxelles. Militant du rexisme, mouvement politique d'extrême-droite en Belgique, il aurait été un homme de confiance de Léon Degrelle (futur général des *Waffen SS*).

Il infiltra ou organisa l'infiltration de plusieurs réseaux de la Résistance, notamment le CND Castille Pour cela, il fut aidé de Bernard Fallot, dit « Bernard », de Raymond Fresnoy dit « Raymond » et des Humbert père et fils, secrétaire et exécutant et de deux Belges, Jean Deligne et le docteur Johann. Il fit ainsi arrêter plus de 800 résistants qu'il interrogea et tortura, notamment Simone Michel-Lévy (*Emma* dans la résistance)...et tant d'autres ! Il est intéressant de noter que les traîtres au réseau comme *Tilden*, une fois devenus inutiles, ont été envoyés en déportation et y sont morts.

Capturé alors qu'il était en fuite en Espagne après la libération, Masuy est récupéré et jugé en France et condamné à mort avec plusieurs de ses complices. Il sera fusillé le 1^{er} octobre 1947 au fort de Montrouge.

Au cours de son procès cet être cynique déclara : *j'aurai pu faire pire ; dans le pire, j'ai fait au mieux...J'ai toujours été humain car je suis extrêmement sensible...Je puis dire que j'ai utilisé la baignoire avec un sens très aigu de la psychologie* (sic) ! **Extrait des minutes du procès de Masuy et ses acolytes « Parisien libéré » année 1947.**

Un jour, son père, Adolphe Delfanne, résistant belge de la première heure, refusa de recevoir son fils Masuy qui venait le voir et tenta même de se suicider dans la même journée.

Extrait du procès Masuy- Journal « Franc-Tireur » du 14 juillet 1947 par la célèbre chroniqueuse judiciaire Madeleine Jacob –Robert Basset, cité témoin au procès :

...Voici Monsieur Basset, « professeur à Amiens » (*Ah ! la vérification des informations !!!... en fait*, instituteur à Bernay, *bien sûr*) *Pommier* dans la clandestinité. C'est un bon gros homme qui devait mener une vie tranquille dans une école et parmi ses élèves. Il a connu les atrocités des arrestations à la Masuy.

S'adressant à Masuy :- Vous rappelez-vous, quand vous avez arrêté Folloppe, Il vous a dit : « Prenez garde, vous allez faire mourir ma femme de frayeur, vous voyez bien qu'elle est paralysée (*en effet Mme Folloppe est très handicapée et dans une chaise roulante*). Folloppe a été amené ; fusillé. Et Mme Folloppe demeura seule avec sa frayeur et son infirmité.

-Vous rappelez-vous Vallée ? Insiste *Pommier* C'est celui qu'on trouva étranglé dans sa prison. Il était notre camarade...

Extrait d'une lettre manuscrite de Jean Basset, Journaliste, à Robert Basset, son père, datée du 1^{er} Octobre 1947.

Ce matin, je me suis levé à 4 heures pour aller assister à l'exécution de Masuy et de sa bande ; il faisait très froid et il y avait de la gelée blanche à la prison de Fresnes.

Pas un seul des condamnés n'a été gracié. Masuy avait revêtu le costume gris clair qu'il portait au procès, Fallot était en short. Lorsque le commissaire Bécognée a réveillé Masuy et lui a demandé d'avoir du courage car son pourvoi était rejeté.-Masuy, furieux, lui dit : "Vous auriez quand même pu me prévenir plus tôt ; je ne suis plus un petit garçon !" Puis, il a frappé à la cellule de Fallot et lui a dit : "Adieu, mon vieux, on se reverra bientôt !" Il a écrit une longue lettre à sa femme et, lorsque le Directeur de la prison lui a présenté le verre de rhum, il a eu cette réponse : "Non, merci ! La France n'est pas riche, qu'elle garde son rhum !!!". Puis, Fallot est sorti de sa cellule, la cigarette à la bouche et le sourire aux lèvres. A 7h30, le convoi, composé de 21 voitures, quittait Fresnes pour le fort de Montrouge. Dans la cour du fort, trois poteaux étaient dressés. Les condamnés ont refusé de se laisser bander les yeux et, au moment où les chasseurs le mettaient en joue, Fallot leur dit : "Allez-y les p'tits gars, la France redeviendra belle !" A 7h45, Masuy et Fallot tombaient. Puis, le panier est retourné à Fresnes pour prendre Fresnoy. Ce dernier, très pâle, n'a pas eu une parole. Il est mort, courageusement, à 8h04.

Tel est l'épilogue de l'affaire du 101, Av. Henri Martin⁹.... Jean-Maurice BASSET, Agence France Presse

⁹ Episodes relatés dans *Une affaire de trahison* et *Comment meurt un réseau* par le Colonel Rémy Solar éd.